

Fauquin Coulibaly

Le rectangle vert

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fauquin Coulibaly, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

PROLOGUE

Tout était terminé. C'était la fin de l'aventure pour moi. Un jour que j'appréhendais depuis le début mais qui ne semblait être qu'une ligne d'horizon. J'ai toujours su que ce moment arriverait. Il était cependant plus pratique pour moi de ne pas y penser, de me dire que je ne rejoindrais jamais le cimetière des éléphants, d'espérer triompher de cet adversaire coriace qu'est le temps. Et pourtant, j'en étais là, battu par le poids des années, contraint de mettre un terme à ce qui fut la seule réussite de ma vie. Lorsque je débutais, un coéquipier plus âgé m'avait confié que la fin de carrière était une petite mort. Il mentait. C'était une mort tout court. Comment peut-on imaginer changer de voie après tant d'années au service d'une passion, surtout quand on ne savait rien faire d'autre ?

Que deviendrais-je à présent ? Pendant les vingt dernières années, j'étais un footballeur professionnel. C'était ça mon identité. Ma vie toute entière avait jusqu'à présent été rythmée par des courses pour et après le ballon. Je n'avais que trente-sept ans, ce qui est relativement jeune pour un homme normal. Mais pour nous sportifs professionnels, c'était l'âge de la déchéance, celui où nous perdions nos ailes et redevenions simples mortels. Maudit soit le temps et ses ravages. J'aurais bien continué quelques années encore. Cependant l'écoute de mon corps grinçant m'avait contraint à ce suicide professionnel. Je n'y étais pas préparé. De toute façon, on n'est jamais suffisamment prêt pour ces choses-là. Jusqu'au bout je pensais m'en sortir par

une ultime pirouette. J'espérais battre ce monstre qu'est le temps, lui tenir tête pendant quelques mois encore.

Je me sens impuissant, inutile. J'ai le sentiment de ne plus être qu'une loque, un homme sans identité. L'idée qu'on parlerait de moi au passé à compter de ce jour m'était insupportable. J'avais déjà mis des années à accepter de ne plus être le meilleur. Il me faudra peut-être plus d'une vie pour réaliser que c'était fini, que ma carrière de footballeur n'était plus.

Pourtant je pouvais m'estimer chanceux. J'avais eu une belle carrière avec du recul. J'avais remporté une flopée de titres prestigieux tout en blindant mon compte en banque. Vu que je n'avais pas été exempt de tout reproche, je pouvais affirmer m'en être bien tiré. J'aurais pu mal tourner comme certains. J'ai d'ailleurs plusieurs fois flirté avec la ligne jaune. Heureusement, j'ai toujours eu la grâce de ne pas la franchir. Et pourtant les tentations étaient nombreuses. Le problème quand on devient une star du sport ou d'autre chose, on est rarement vu pour ce qu'on est vraiment. Pour trop de gens, notre image médiatique et notre personne ne font qu'un. Ce qui est très loin d'être le cas. Combien de mecs jouent les sympas devant les caméras et s'avèrent être de vrais connards dans le privé ? Il y a également de nombreuses tentations liées au statut de star. Tout semble être fait pour céder à la débauche. Entre le monde de la nuit, les femmes aussi vénales que superbes, les vautours qui nous rôdent autour dans l'espoir de tirer un bénéfice en nous fréquentant, il y a de quoi faire. D'ailleurs, les relations sont le plus souvent intéressées dans ce monde. J'ai eu la chance d'avoir des amis sincères parmi mes coéquipiers. Sans eux, j'aurais peut-être plongé. C'est

tellement facile dans cet univers où la majorité des gens vous lèchent continuellement les pompes dans l'espoir d'avoir vos faveurs et donc une part du gâteau. Il y a pleins de gens comme ça dans notre milieu : amis d'enfance juste bons à jouer les pique-assiettes et vous conforter dans vos frasques, amis d'amis, agents véreux, arnaqueurs de tout poil, dealers, mafieux même.

C'est un milieu où il y a également beaucoup de jalousie. Seule une infime minorité de personnes deviennent footballeurs professionnels. Le taux d'échec y est plus important que dans n'importe quel domaine selon moi. Facile de comprendre que des gens puissent avoir du ressentiment en voyant quelqu'un réussir dans ce sport. C'est le rêve de presque tous les gamins et on n'est que quelques milliers à y parvenir. Ce qui m'a quand même choqué dans ma carrière, c'était de voir des entraîneurs et dirigeants éprouver de la jalousie à notre endroit. D'une certaine façon, nous sommes ce qu'ils auraient rêvé d'être et ils ont toujours une forte dose d'envie en travers de la gorge bien qu'ils soient nos supérieurs. Il faut dire que ce sont les joueurs qui prennent toute la lumière. Personne n'a de poster d'un directeur sportif ou d'un président de club sur ses murs. Tout le monde se fiche d'avoir leur autographe. L'entraîneur quant à lui n'est qu'un fusible susceptible de sauter à n'importe quel moment quelle que soit sa renommée. Et je ne vous parle même pas des petites jalousies entre joueurs à propos des salaires, des revenus publicitaires...

Oui j'ai été chanceux d'avoir pu bien m'en tirer. Je n'ai pas eu à affronter des situations difficiles comme ceux qui se retrouvent obligés de truquer des matchs pour régler

leurs dettes de jeu. Je n'ai pas non plus subi de pressions d'organisations criminelles (certains footballeurs se font racketter par des gangsters dans certains clubs). J'ai surtout pu éviter de tomber dans les griffes d'une gold-digger¹. Ce qui ne fut pas facile. Il faut savoir que partout où nous allons, on a des chances de se retrouver assailli par des filles qui n'ont pour seul but que de mettre le grappin sur un sportif friqué. Leur but, se faire épouser pour rouler carrosse et se la péter dans les pages people des magazines. J'ai vu tant de collègues se faire arnaquer par ces pouffes qui se dépêchent de demander le divorce dès que la carrière est sur le déclin ou juste pour toucher de grosses pensions alimentaires. J'aurai appris une chose durant toutes ces années, le monde des célébrités est vraiment pourri. Pas évident d'y garder son âme quand on s'y retrouve. Trop de jeunes gens devenus subitement riches s'y brûlent les ailes et foutent leur vie en l'air. Je peux à présent parler en connaissance de cause maintenant que je suis sur la fin. Mon histoire en édifiera certains je pense. C'est tout de même le mieux que je puisse espérer.

¹ Croqueuse de diamant.

CHAPITRE 1

Beaucoup d'entre vous me connaissent sous mon sobriquet : Toninho. C'est avec ce surnom que j'avais effectué toute ma carrière de sportif de haut niveau. Du coup, seuls les fans absolus où mes proches connaissent mon nom complet : Antonio Jackson Antunes D'Almeida. Je suis un carioca pure souche et fier de l'être. Je suis originaire de ce qu'il est convenu d'appeler l'autre Rio. Quand on évoque l'ancienne capitale du Brésil, on pense directement à la plage de Copacabana, au Christ du Corcovado, au carnaval ou même au Maracaña. Personne ne pense à ces bidonvilles crasseux où survivent les oubliés de la République.

C'est dans la favela de Rocinha, un sous-quartier de la Zona Sul de Rio de Janeiro, que j'ai vu le jour. Vous avez peut-être entendu parler de cet endroit aux infos ou dans un documentaire sur la criminalité au Brésil. C'est la plus grosse de toutes les favelas de la ville et accessoirement l'un des endroits les plus dangereux du pays. Ici la violence, comme la pauvreté, est omniprésente. On y vit entassés les uns sur les autres dans la précarité la plus totale. Drogue, alcool, insalubrité, bagarres, meurtres, emplois mal payés sont le quotidien. La rue appartient aux gangs comme le Comando Vermelho ou les Amigos Dos Amigos.

Une des choses les plus frustrantes quand on vient de Rocinha est de savoir que les deux quartiers voisins, Gavea et São Conrado, sont réservés aux riches. Les rares fois où j'avais pu m'y rendre, je m'y sentais comme un pestiféré. Il

était clair que nous n’y étions pas les bienvenus. Cependant, mon plus grand rêve était d’y vivre, d’y avoir une grande maison et savourer cette vie qui se refusait à moi parce que j’avais eu le malheur de naître du mauvais côté de la barrière sociale. Beaucoup d’autres jeunes du coin avaient la même ambition. Tout le monde voulait se tirer de cet environnement sordide et rejoindre les rangs des élites friquées. J’ai grandi avec cette frustration, ce sentiment de rejet. Pour les bien-pensants de ce pays, je n’étais qu’un citoyen de seconde zone, juste bon à être marginalisé. Ma place était dans le ghetto et on me faisait comprendre que je devais absolument y rester à moins de faire fortune. Au Brésil, comme dans beaucoup de pays foutus et corrompus, le pauvre a toujours tort. Pas étonnant que certains soient prêts à tout pour s’enrichir.

Je fais donc partie de cette frange de la population juste bonne à être ségrégée. Je n’ai pas connu mon père. Je n’ai jamais su qui il pouvait être. Je ne l’ai même jamais vu en photo et personne dans le quartier ne m’a jamais parlé de lui. Intérieurement, je me disais qu’il reviendrait vers moi un jour ou l’autre. Mais malgré mon statut de star, il n’a jamais cherché à se rapprocher de moi. Il est sans doute mort, ou alors dans un sale état psychique. Bon ce n’était pas si grave au fond. Je ne suis ni le premier ni le dernier petit gars de Rocinha à avoir grandi sans père. C’était presque normal ici vu la dangerosité du quartier. Beaucoup de gens se faisaient tuer ou sombraient dans la drogue. Il n’était pas rare de voir un parent désertier le foyer. C’est ainsi que nombre de gamins du coin se retrouvaient livrés à eux-mêmes. Ce fut plus ou moins mon cas. Ma mère était alcoolique. Pas surprenant avec tout ce qu’elle avait vécu et

continuait à vivre. Je ne lui en ai jamais voulu d'être trop souvent bourrée. Il est normal de se trouver un exutoire quand on se casse le dos à faire le ménage dans des hôtels et qu'on subit diverses pressions et harcèlements au quotidien. Vous l'aurez compris, la vie ne lui a pas fait de cadeau. La Mama a fait ce qu'elle a pu. C'est la rue qui m'a élevé et a fait de moi ce que je suis.

J'avais deux aînés. Le plus âgé, Lincoln, avait choisi la vie de rue. Avait-il d'autre choix ? Je n'en sais rien. Pour le peu qu'on m'en a dit, il n'avait aucun talent particulier en dehors de son penchant pour la bagarre. Aujourd'hui, il se serait peut-être dirigé vers un sport de combat, même si je ne pense pas qu'il y aurait réussi. Très vite, il avait commencé à traîner avec les durs de la favela et avait logiquement intégré un des nombreux gangs qui tiennent les rues de Rio de Janeiro. Il y avait connu une ascension assez rapide, au point de devenir un des petits chefs. Mais il n'avait pas eu de chance. Il s'était fait arrêter quand je n'étais encore qu'un nourrisson et avait été condamné à perpétuité. Je ne l'avais connu que par le biais des lettres qu'il nous envoyait. Je ne l'avais vu qu'une seule fois, un jour où j'avais accompagné ma mère au parloir. Je devais avoir sept ou huit ans. Je me rappelle de son impressionnante carrure et de ses nombreux tatouages. Avec son crâne rasé et sa coupe de barbe, il ressemblait à B-Real des Cypress Hill. Il avait un regard incroyablement dur que je n'arrivais pas à soutenir. Il est clair qu'il n'était pas un enfant de cœur. Paradoxalement, lorsque nous avons échangé, il m'a encouragé à ne pas faire comme lui.

- Maman a assez pleuré comme ça par ma faute, m'avait-il dit. Fais tout pour la rendre fière et ne fais pas les mêmes

conneries que moi.

Je n'ai jamais oublié ces phrases. J'aurais dû les utiliser comme feuille de route, mais vous savez ce que c'est que la jeunesse et la connerie. Heureusement j'ai pu quand même m'en sortir et faire profiter notre génitrice de ma réussite. Pour Lincoln, il était déjà trop tard. Nous ne sommes plus jamais revus. Quand j'ai eu dix ans, nous avons reçu un courrier nous informant de son décès. Lincoln avait été assassiné par les membres d'un gang rival suite à une altercation. Je n'ai qu'un vague souvenir de ses obsèques. Une des choses dont je me souviens est que les membres de son gang étaient là et m'avaient assuré qu'ils veilleraient sur moi. Je ne les ai pas pris au sérieux. Des années après, j'apprendrais qu'ils avaient tenu parole. Sans que je le sache, ils avaient assuré ma sécurité, de sorte que pas grand-chose de fâcheux ne m'est arrivé durant tout le temps où j'ai vécu dans ce quartier. Il faut croire que les bandits ont au moins le sens de l'honneur. Ils avaient même proposé de l'argent à ma mère, mais cette dernière l'avait refusé pour ne pas leur être redevable.

Mon deuxième frère, ou ma sœur, je ne sais plus trop comment l'identifier, n'a pas non plus fait partie de ma vie. C'était un transsexuel connu à présent sous le nom de Talita. Ma mère n'en parle jamais. Sans doute qu'elle en avait honte. À vrai dire, je ne suis pas fier non plus de Talita. Ce doit être pour ça que je n'ai pas cherché à m'en rapprocher. Je sais juste qu'il/elle avait été viré de la maison par ma mère à quinze ans. Ensuite, Talita était allé s'établir à Brasilia comme prostitué. Transformé en authentique shemale (merci la chirurgie esthétique), celui qui fut mon frère avait fini par intégrer l'industrie du porno et avait pu

migrer aux États-Unis. Talita compte de nombreux films à son actif. On peut encore en trouver des bribes sur les tubes X spécialisés. Mais les choses se sont mal terminées pour elle. Devenue accro au crack puis au speedball, Talita est décédée d'une overdose deux ans après Lincoln. Ma mère n'a pas semblé particulièrement affectée par sa mort. Vu que je ne connaissais pas Talita (elle avait été mise à la porte quand j'avais un an), je ne fus pas non plus peiné. C'est comme si elle n'avait jamais existé, un peu comme ce père que je n'avais jamais connu. Elle est totalement absente de mes souvenirs. La seule fois où je l'ai évoquée publiquement, ce fut lors d'une intervention hypocrite que mon club d'alors m'avait obligé à faire pour une Gay Pride. Je ne pensais pas un mot de ce que je disais ce jour-là. Je sais à présent que nombre de personnes qui interviennent dans ce type de manifestations ne sont pas sincères. Mais bon, ça fait bien de faire semblant. Il n'est pas évident de proclamer son homophobie ou son mépris pour certaines minorités ou religions quand on est un personnage public. D'ailleurs, si on nous qualifie de « personnages publics » et non de « personnes », c'est pour qu'on comprenne bien que nous devons avant tout jouer un rôle pour les fans et les médias. Ce qu'on est et ce qu'on pense vraiment ne doit pas être rendu public. S'il y a bien un aspect qui m'a rebuté durant toute ma carrière c'est celui-ci. Je suis un sportif, pas un politique ou une personnalité médiatique. Pourquoi vouloir faire de nous des gens lisses, sans personnalité, juste pour contenter le public ? C'est déjà assez gavant de faire de la langue de bois devant la presse sportive, si en plus il faut se farcir l'opinion publique...

Comme la grande majorité des gamins du quartier, j'ai

poussé comme une mauvaise herbe. L'école ne m'emballait pas plus que ça. J'y allais plus pour les potes s'y trouvant que pour les leçons. Même le peu d'instruction religieuse que le pasteur avait tenté de m'inculquer n'avait pu résister à la dureté de la rue. Il ne fallait surtout pas montrer ses faiblesses ici. Le respect se gagnait avant tout à coups de poings puis de couteau. Pour éviter les ennuis, il était nécessaire de traîner en bandes et de savoir où mettre les pieds. Ce n'était pas aussi difficile que prévu. On savait tous ce qu'il ne fallait pas dire ou faire pour s'attirer les foudres des gangs. On faisait d'ailleurs chorus avec ces derniers. Il faut dire que certains de mes copains d'enfance étaient déjà membres du Comando Vermelho et leur servaient de guetteurs. Heureusement pour moi, j'ai pu me tenir loin de ces emmerdes. D'une certaine façon, le sport m'a sauvé la vie. Je n'ose même pas imaginer ce que je serais devenu si je n'avais pas fait carrière dans le foot. Peut-être que je serais devenu gangster, maquereau ou alors je bosserais quelque part pour des clopinettes... Une chose est certaine, il était super simple de mal tourner quand on venait de Rocinha. Tout semblait être fait pour ça, pour que nous fichions nos vies en l'air. C'est l'endroit d'où je viens, mais en toute honnêteté, je n'en suis pas fier. Dès que je l'ai pu, j'ai tiré mes proches de là. Depuis que je les ai fait déménager, je n'y suis plus retourné. C'est trop dangereux et je ne suis plus un anonyme. Si j'y mets les pieds actuellement, il y a de fortes chances que je me fasse kidnapper illico.

J'avais tout de même eu un peu de chance. J'étais né après la fin de la dictature militaire. Je n'en connais que ce que ma mère et mes oncles m'ont raconté. On en a sans

doute parlé à l'école mais je ne m'en souviens pas. Je ne réalisais pas vraiment que la vie aurait pu être pire qu'elle ne l'était déjà. Dixit Mateo, notre vieux voisin, c'était une grâce de ne pas avoir vécu cette période sombre. Lui y avait perdu deux frères et un cousin. Ils avaient été embastillés dans les années soixante. Il ne les avait jamais revus. Personne n'avait pu lui confirmer qu'ils étaient morts. Le pire est qu'il y a une omerta généralisée à ce sujet. Encore aujourd'hui, les politiques semblent minimiser ce passé douloureux. Quant à l'armée, elle est dans une logique nihiliste. Pour elle, les faits ont été exagérés. Il n'y a eu ni excuses, ni repentir, et tout laisse croire qu'il en sera ainsi pour de bon. Tous ces gens morts durant cette période sombre ne sont même pas des détails de l'Histoire. Disons qu'ils n'ont pas compté et qu'en dehors de leurs proches, personne ne se rappelle qu'ils ont existé.

CHAPITRE 2

Impossible d'échapper au football quand on grandit au Brésil et encore plus à Rio. Le ballon rond est partout : dans les rues, les stades, les places publiques, les cours d'école, les plages... Tout carioca a dû taquiner la balle au moins une fois dans sa vie. Pratiquer le football nous est aussi naturel que de respirer. C'est le seul pays où ce n'est pas bizarre de voir des filles dribbler et frapper la balle aussi bien que les garçons. Nous sommes des dingues de foot. Pas étonnant que tout le monde souhaite faire carrière dans ce domaine et rejoindre le panthéon des plus grandes stars du ballon rond. Je reste convaincu que si un brésilien tente un autre sport, c'est parce qu'il se sait trop nul au foot. On a eu Ayrton Senna, Oscar Schmidt et bien de sportifs d'exception, mais nos cœurs battent davantage pour Pelé, Rivelino, Zico, Romario et Ronaldo.

Ma vie a toujours été rythmée par le sport. En même temps, il n'y avait que ça à faire ici. Pas de télévision, pas de jeux vidéo, très peu de jeux de société, c'était la seule façon que nous avions de nous distraire. J'ai essayé d'autres disciplines comme le beach-volley ou la capoeira (indispensable pour savoir se défendre dans un quartier aussi violent) sans grande conviction. Je pense que j'ai toujours été fait pour le foot. Mon premier jouet fut une balle. Comme les autres enfants de Rocinha, j'ai appris ce sport dans les rues du quartier. J'ai très vite montré d'énormes aptitudes pour le football. Je me souviens qu'à six ou sept ans j'étais déjà un excellent dribbleur. Tout le monde me

voulait dans son équipe, que ce soit dans la cour de récréation ou dans les parties endiablées au quartier. Ma réputation a commencé à grandir, au point d'intéresser quelques recruteurs. Bon ce n'était rien de très sérieux. C'est lors d'un petit tournoi organisé sur la plage que j'ai été repéré par celui qui fut mon premier entraîneur : Claudio Mendoza. C'était un immigré argentin qui avait longtemps joué en Asie. Il avait terminé sa carrière au Brésil et s'y était installé. Inspiré par les *potreros*² de Buenos-Aires, sa ville natale, il avait créé un petit club itinérant baptisé les Dragons pour apprendre le football aux gamins des quartiers difficiles. J'ai tout de suite dit oui dès qu'il m'a proposé de rejoindre son équipe. C'était l'amateurisme le plus total. On jouait soit sur la plage, soit sur des terrains vagues. Nous n'avions même pas de chaussures et pour toute collation, nous avions droit à un sandwich au saucisson et une bouteille d'eau. Malgré ces conditions difficiles, Claudio Mendoza mettait du cœur à l'ouvrage et nous enseignait les rudiments tactiques. J'ai appris toutes les bases avec lui. Sans exagérer, il fut en quelque sorte ce père que je n'avais jamais connu. Nous sommes d'ailleurs restés en contact. Même quand j'étais au sommet, je prenais toujours le temps de répondre à ses appels. Dommage qu'il soit parti trop tôt, emporté par un cancer il y a quelques années. J'aurais tant aimé qu'il soit encore là, qu'il puisse continuer à me prodiguer ses précieux conseils. J'aurais dû l'écouter plus souvent, j'aurais ainsi pu éviter de nombreux problèmes.

J'ai longtemps évolué avec les Dragons, jusqu'à mes treize ans. C'était une des rares choses qui me rendait

² Terrains vagues sur lesquels les enfants des quartiers pauvres jouent au football

vraiment heureux, surtout que j'avais le statut de petite star de l'équipe. Je n'irai pas jusqu'à dire que les gens se déplaçaient juste pour me voir jouer mais j'étais en tout cas l'atout offensif numéro un de cette formation. Pourtant, personne dans le microcosme du football ne semblait s'intéresser à moi. Je savais que des recruteurs suivaient parfois nos matchs mais aucun ne m'approchait jamais. Bon j'en avais un peu cure. Je me disais au fond de moi que je percerais quand je serais plus grand. Lorsque j'ai eu douze ans, la donne a changé. Les clubs de la ville organisaient des tests de recrutement pour leurs centres de formation. C'était la folie la plus totale. Des centaines de gamins s'y présentaient pour arracher un accessit pour la formation. Suivant les conseils de Mendoza, je m'y rendais tout le temps. Je participais à tous les types de tests possibles, qu'il s'agisse des clubs professionnels, des clubs de futsal ou même de beach soccer. Mais je n'étais jamais retenu malgré mes efforts. Le seul club pour lequel j'ai catégoriquement refusé de faire la journée de détection était le Fluminense. Je détestais cette équipe. Il faut dire que j'étais supporter de Flamengo, leur rival. Hors de question pour moi de porter les couleurs de l'ennemi. Je n'ai jamais eu honte d'être un *Urubu*, un fan de Flamengo. C'est Mateo qui m'avait transmis le virus enfant. Il avait l'habitude de m'emmener au stade quand il le pouvait. J'ai vibré durant les derbys *Fla-Flu*³, même quand je ne pouvais me rendre au stade faute d'argent. Beaucoup de gens dans notre rue étaient pour Flamengo. On avait même créé une petite *torcida*⁴. Nous faisons la fête chaque fois que nous battions Fluminense.

³ Flamengo contre Fluminense.

⁴ Club de supporters.

Le rouge et le noir sont mes couleurs et j'ai été fier de les porter au moins une fois dans ma carrière.

C'est lors de la coupe des favelas que tout va enfin changer pour moi. Je venais d'avoir quatorze ans et en toute modestie, j'étais le meilleur joueur de Rocinha dans ma catégorie d'âge. C'est donc sans surprise que je fus approché pour faire partie de l'équipe de notre favela. Pour être honnête, je n'en menais pas large. Pas une seconde je me suis dit que des gens du milieu du foot viendraient voir ce tournoi. Tout ce qui m'intéressait, c'était défendre les couleurs du quartier. Ce n'est que lorsque la compétition débuta effectivement que je pris la mesure de son ampleur. Je savais qu'il y aurait du monde. J'assistais à toutes les éditions de cette coupe depuis mes six ans, je savais donc à quoi m'attendre. Mais jamais je n'avais pensé que les recruteurs de Flamengo, Botafogo, Vasco et Fluminense seraient là. Il y avait aussi des publicitaires à la recherche d'égéries pour des spots. On trouvait même des émissaires de clubs européens ou nord-américains venus à la recherche de la perle rare. J'étais un des plus jeunes parmi les quatre cents participants, je ne me faisais donc pas trop d'illusion. Et pourtant, ce fut nettement mieux que je ne me l'étais imaginé. À l'époque je manquais de coffre, je n'étais donc pas du tout armé pour faire face aux équipes les plus physiques. Notre entraîneur l'avait compris. C'est la raison pour laquelle il me faisait toujours entrer en cours de match. Je me suis accommodé de ce statut qui m'a plutôt réussi. Il n'y avait qu'au premier match que je n'avais rien réussi, heureusement nous menions déjà de deux buts. Lors des autres rencontres, je me suis éclaté. Je marquais à chaque fois malgré mon temps de jeu réduit et je réussissais

quasiment tous mes dribbles. Je me sentais intouchable. Nous avons pu nous hisser jusqu'en demi-finales du tournoi. Cette fois le vent a tourné pour nous. Notre adversaire, Cidade de Deus, avait les crocs et nous nous sommes fait marcher dessus physiquement. J'ai mis un but mais il ne servit qu'à sauver l'honneur puisque nous nous sommes lourdement inclinés, cinq buts à un. J'étais totalement dégoûté d'avoir perdu.

Alors que je ruminais ma frustration en observant la seconde demi-finale, Mendoza s'approcha de moi. Il était accompagné d'un autre homme, un blanc quadragénaire que je n'avais jamais vu.

- Bon match mon petit, lâcha mon mentor pour m'encourager.

- Merci coach mais c'est nul qu'on ait perdu comme ça.

- Ils étaient plus forts que vous et ils en voulaient plus, analysa Mendoza. Tu n'as pas à être déçu de ta prestation, tu es de ceux qui ont bien joué.

Entendre ces mots ne suffit pas à calmer ma colère. Bien au contraire. Je voulais le gagner ce tournoi, pas faire de la figuration.

- Écoute, reprit-il, ce monsieur (il désigna son accompagnateur) souhaite te parler. Il est recruteur.

- Ah bon ?

Mendoza répondit par l'affirmative en hochant la tête. Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, l'homme prit la parole.

- Quel est ton nom ?

- Jackson monsieur.

- OK Jackson. Je t'observe depuis un moment déjà et j'ai parlé à ton entraîneur pour en savoir plus sur toi. Je pense

que tu as le potentiel pour intégrer notre équipe.

- Et de quelle équipe s'agit-il ?

- C'est une équipe du Minas Gerais, le Cruzeiro.

- Je connais, répliquai-je enthousiaste. C'est à Belo Horizonte.

- Exactement. Si ça te dit, viens faire un test chez nous. Si tu le réussis, on te prendra au centre de formation.

Le problème est que je n'étais jamais sorti de Rio de Janeiro. Belo Horizonte était à plus de quatre cents kilomètres. Ce ne sera pas évident de m'y rendre. Sur le coup je n'ai pourtant pas hésité, heureux que j'étais d'avoir enfin une touche. C'est alors que Mendoza prit le relais.

- Je pense qu'il peut s'y rendre mais il faudra que vous le preniez en charge, il vient d'une famille très pauvre vous savez.

- Nous pouvons lui payer le transport jusqu'à Belo Horizonte.

- Et pour l'hébergement ?

- Nous verrons ce qu'on peut faire. Je prendrai contact avec vous.

- OK. La détection sera pour quand ?

- Dans une semaine.

- Il n'y a pas de problème monsieur, intervins-je. J'y serai.

L'homme parut ravi de ma motivation. Il me serra la pince et m'invita à prendre attache avec Mendoza pour la suite. J'étais aux anges. Cette proposition atténua largement ma déception. Je n'assistai cependant pas à la finale du tournoi. Je me sentais fatigué et je n'aspirais qu'à une chose, prendre une douche et me reposer.

Alors que je m'éloignais du petit stade où s'était tenu le